

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 8 (1887)
Heft: 9

Artikel: Bulletin mensuel : (5 septembre 1887)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-133124>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN MENSUEL (5 septembre 1887 ¹).

Il paraît que l'**exportation des fruits et légumes de l'Afrique**, dont nous parlions dans un précédent numéro, a pris de telles proportions, que le service de paquebots rapides de la Compagnie transatlantique entre Marseille et Alger est déjà insuffisant. Aussi les expéditeurs demandent-ils que les courriers deviennent quotidiens. D'après un correspondant du *Petit Marseillais*, les départs chôment les mercredi, vendredi et dimanche; et comme la nature ne chôme pas, il en résulte un amoncellement de produits, qu'un séjour dans un port, surtout à l'époque des chaleurs, rend absolument inutilisables. Les produits des pêcheries sont logés à la même enseigne. Les grandes pêches de thons ne peuvent pas être mises à profit, quand les gros passages du poisson ne correspondent pas avec le départ d'un paquebot. L'établissement de courriers quotidiens répond donc à une nécessité absolue, reconnue non seulement par les commerçants, mais encore par l'administration algérienne, qui s'est souvent faite l'interprète, auprès des ministères, des vœux de la population.

Plusieurs sociétés financières sont actuellement en instance, pour obtenir l'autorisation de construire quelques-uns des **ports de la côte algérienne**, dans les conditions proposées par le Conseil supérieur : avance du capital nécessaire avec remboursement par la perception, pendant une période à déterminer, de taxes de quais et autres, que devraient acquitter les navires. Une Compagnie qui sollicite la concession d'un chemin de fer de Tlemcen à Rachgoun, propose de créer un port de façon à mettre la région extrême du département d'Oran sur la frontière marocaine, en communication avec la mer, par la route la plus courte, comme le demandent les populations. La Compagnie franco-algérienne construirait le port d'Arzew, tête de ligne du chemin de fer de Saïda. Le port de Ténès, point de départ de la ligne d'Orléansville à la mer, va être terminé. Mostaganem conclut un emprunt pour en créer un. Des améliorations nécessaires pour assurer la sécurité d'entrée des navires et la tranquillité de la nappe d'eau, sont en voie d'exécution au port d'Alger. Des études complètes d'un projet de créa-

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

tion d'un arrière-port dans la baie de Mustapha, ont été soumises à l'approbation du ministre des travaux publics. Pour Dellys, le projet de construction d'un chemin de fer départemental desservant la Kabylie et se dirigeant sur Boghari, avec prolongements ultérieurs, a provoqué des propositions de construction d'un port beaucoup meilleur que celui auquel on travaille depuis six ans. Une voie ferrée projetée de Djidjelli à Sétif, aurait pour tête de ligne un port à Djidjelli. La Compagnie de l'Est algérien offre de construire celui de Bougie auquel aboutit la ligne de Beni-Mansour. Celui de Philippeville va être terminé, et ceux de Bône et de la Calle seront créés à bref délai.

Des Lyonnais ont créé en Algérie un assez grand nombre d'établissements, dont un des plus prospères, dit le *Bulletin de renseignements coloniaux*, est sans contredit celui du **golfe de Bougie**, où ils ont planté de la **vigne**. Ces vignobles comptent à peine quatre ans d'existence, et déjà le capital de fondation est entièrement amorti. Le produit de la prochaine récolte, moins les frais d'exploitation de l'année courante, sera tout bénéfice. D'après les renseignements très précis donnés par un des principaux propriétaires de ces vignobles, les résultats obtenus sont les suivants, l'opération portant, dans chaque cas, sur un minimum de 25 à 30 hectares. L'hectare, tout compris : achat du terrain, défrichement, plantation, construction, matériel vinicole, main-d'œuvre, etc., revient de 2800 fr. à 3000 fr. ; le produit atteint 70 hectolitres et plus par hectare, dès la récolte de troisième feuille, vendus sur place à raison de 45 fr. l'hectolitre (prix de 1886). Le rendement de cette récolte est donc de 3150 fr. l'hectare, soit 150 fr. de bénéfice net au bout de trois ans, en plus du remboursement du capital engagé.

Depuis l'occupation de Khartoum par les troupes du Mahdi, l'**Égypte** n'est plus informée de l'état du Nil à l'époque des crues dans le haut fleuve. Cette année le niveau des eaux atteint une hauteur exceptionnelle. D'après les dernières nouvelles du Caire en date du 21 août, les digues du Nil étaient rompues entre Minih et Samalout ; les eaux avaient envahi tous les terrains à l'est de la voie ferrée, en sorte que c'étaient les talus de cette voie qui servaient de digue aux eaux du fleuve. Les renseignements reçus de la haute Égypte faisaient croire que la crue atteindrait son maximum avant le 27 août et qu'elle dépasserait 24^m. La surveillance la plus rigoureuse est observée le long des digues et des canaux ; de grands approvisionnements de pierres et de bois ont été disposés près des points pour lesquels il y a le plus à craindre.

Une concession a été accordée à une compagnie anglaise pour le

dessèchement du lac d'Aboukir. Les travaux ont commencé, et les concessionnaires espèrent avoir terminé déjà à la fin de cette année cette œuvre importante pour l'Égypte en général, et tout spécialement pour Alexandrie. D'après des estimations cadastrales, cette entreprise donnera à la culture un terrain d'une superficie de 7 à 8000 hectares, dans le voisinage du premier port de l'Égypte, qui compte déjà 240000 habitants. Indépendamment de la disparition des inconvénients sanitaires qui, par suite de l'évaporation des eaux stagnantes, se faisaient sentir au loin, à Alexandrie et à Ramleh, les résultats de ce grand travail seront très avantageux pour le trésor égyptien. On évalue à 4000 le nombre des familles qui pourront s'établir et trouver leur existence sur le sol extrêmement fertile acquis à la culture. La voie ferrée d'Alexandrie à Rosette, jusqu'ici peu productive, y trouvera aussi son profit, si, comme il en est question, l'on cultive sur ce terrain des produits d'une exportation facile.

D'après l'*Esplorazione commerciale*, le consul anglais à **Souakim** écrit, en date du 18 avril, que le gouvernement égyptien a décidé de taxer au 10 % *ad valorem*, jusqu'à nouvel ordre, l'ivoire importé à Souakim, au lieu du monopole gouvernemental en vigueur jusqu'ici. Ce 10 % n'a rien de commun avec les autres droits et taxes établis sur toutes les marchandises introduites dans la ville pour l'exportation, droits et taxes qui continueront à être perçus comme précédemment. Avant la révolte du Mahdi, le monopole de l'ivoire à Khartoum était réglé comme suit : tout l'ivoire introduit dans la ville était livré au gouvernement, qui le vendait à l'enchère, donnait à l'importeur un quart de la recette et gardait le reste pour lui. L'ivoire vendu était emballé dans des enveloppes de peau lavée, sur lesquelles on marquait le nombre des morceaux et leur poids. A leur arrivée à Souakim, les ballots étaient pesés, et s'ils étaient trouvés en règle, on en autorisait l'expédition en Europe, moyennant le paiement d'un droit d'exportation de 1 %. Khartoum étant reconnu comme l'unique marché de l'ivoire, la douane de Souakim avait ordre de confisquer et de réexpédier à Khartoum tout ivoire qui serait arrivé directement sans avoir passé par ce marché. Il est évident que pour l'Europe, l'ivoire délivré à Souakim revient plus cher qu'à Khartoum. En l'achetant ici, le trafiquant européen calcule les frais de transport jusqu'à Souakim et fait ses offres en conséquence. En renonçant au monopole, le gouvernement engagera les marchands arabes à apporter l'ivoire à Souakim et, selon toutes probabilités, on retirera du nouveau tarif des bénéfices considérables.

M. Allen, secrétaire de l'Antislavery Society, a reçu d'**Émin-pacha**, une lettre datée de Wadelaï, le 10 février, dans laquelle le gouverneur de la province équatoriale exprime son espoir de tenir ferme encore pendant un certain temps, grâce à la conduite de ses soldats nègres, qu'il ne peut assez louer. « Pendant longtemps, » ajoute-t-il, « je n'ai pas caché mes appréhensions d'une nouvelle attaque venant du nord ; mais aujourd'hui, je crois pouvoir le dire, cela n'arrivera plus. D'abord, l'émir Keremallah et ses partisans ont été tués, dans leur retraite vers le Kordofan, par les indigènes Djangé ; d'autre part, le Nil doit être de nouveau bloqué par la végétation flottante. De cette façon, nous pouvons encore être tranquilles pendant un certain temps. Nos gens peuvent vivre librement et les natifs peuvent se livrer aux cultures. Notre position relativement à ceux-ci s'est beaucoup modifiée. Une grande quantité d'armes et de munitions a été répandue parmi eux. Ils ont appris le maniement des armes offensives, apprécié leurs forces et jugé notre faiblesse relative. Il est cependant surprenant qu'ils n'abusent pas de leur puissance ; c'est parler en leur faveur que de dire qu'ils nous accordent du blé moyennant une petite taxe, tandis que, s'ils le voulaient sérieusement, ils parviendraient peut-être, par une attaque combinée à nous anéantir... Maintenant que la première effervescence est passée, la solution de la question soudanaise n'est plus qu'une question de temps. Le désir de commercer surmontera bientôt tout obstacle ; et comme tous les Arabes, sans exception, sont nés commerçants, vous pouvez être certain que, fatigués de la comédie religieuse qui se joue à Khartoum, ils rétabliront les communications. Alors une nouvelle ère commencera pour le Soudan, et si l'on s'y prend habilement, ses ressources se développeront, à la grande surprise de ceux qui prétendent que c'est une région sans avenir. La situation sera toute nouvelle ; quoique les hommes d'État anglais aient fait un gâchis des affaires égyptiennes et soudanaises, j'espère qu'on y verra clair sous peu. Dans quelques jours je compte partir pour l'Ou-Nyoro. »

Dès lors, des messagers au service des trafiquants d'ivoire ont apporté, à la fin de juillet, à Zanzibar, des nouvelles d'Émin-pacha, remontant à la fin de février. A cette date il était encore à Wadelaï ; mais il avait l'intention d'entreprendre en mars une nouvelle expédition sur l'Albert-Nyanza, pour explorer les régions au sud du lac. Au dire des messagers, il avait de nouveau demandé à Mwanga la permission de traverser l'Ou-Ganda ; mais le roi la lui avait refusée. Il avait perdu trois des officiers égyptiens qu'il avait avec lui, et ignorait encore la tentative faite par

Stanley pour lui porter secours. Ultérieurement une dépêche de Zanzibar, du 14 août, a annoncé que des messagers envoyés par les consuls d'Italie et d'Angleterre pour informer Émin-pacha et Casati de l'expédition envoyée sous la direction de Stanley, ont atteint, au commencement de mai, M'Lisa, sur la côte orientale du lac Albert, après avoir été longtemps retenus par les rois d'Ou-Nyanyembé et d'Ou-Ganda. S'ils ont pu poursuivre leur voyage sans encombre, ils ont dû atteindre, à la fin de mai, la première des dix stations défendues encore par Émin-pacha, qui doit être informé de l'approche de l'expédition de Stanley.

Le **P. Josset**, missionnaire à la côte occidentale du **Tanganyika**, écrit au supérieur général des missions d'Afrique qu'un nombre relativement considérable des enfants esclaves rachetés et reçus dans l'orphelinat de Kibanga sont enlevés par une mort prématurée. Cette grande mortalité a sa cause en partie dans l'état d'épuisement auquel ces pauvres enfants sont réduits au moment de leur rachat. Chez beaucoup d'entre eux l'épuisement n'est pas sans remède ; il cède, au bout de quelques mois, aux soins qui leur sont prodigués. Quant aux autres nous les voyons dépérir misérablement, et nous sommes impuissants à retenir en eux la vie qui s'éteint. Ils sont tristes, pleurent souvent, fuient la société de leurs petits compagnons ; leurs membres grêles deviennent bientôt incapables de leur rendre aucun service. Ne pouvant plus marcher, ils se traînent péniblement. Bientôt, ils sont en proie à une sorte d'hébètement qui les rend presque insensibles, et toutes nos attentions peuvent à peine attirer le sourire sur leurs lèvres. Il n'est pas rare que la maladie vienne compléter l'œuvre commencée par l'épuisement. Arrachés à leur famille pleins de vie et de santé, ces malheureux enfants prennent dans les caravanes les germes des maladies contagieuses qui y sont en permanence et les introduisent dans l'orphelinat. Aussi chaque rachat tant soit peu considérable est-il suivi presque invariablement d'une épidémie de petite vérole. Au moment où j'écris ces lignes, cette terrible maladie sévit encore parmi nous. Deux enfants en sont déjà morts et huit autres en sont atteints. Puisse-t-elle ne pas se propager dans les villages indigènes, car la population affolée s'éloignerait.

Dans la même lettre, publiée par les *Missions catholiques*, le P. Josset fait mention d'une peuplade intéressante, celle des **Wa-Bembé**, qui habitent une chaîne de montagnes à l'ouest du Tanganyika, et sont encore purs de tout contact avec l'élément musulman. Divisés en clans, ces montagnards ont construit leurs villages sur les crêtes les plus escarpées. L'accès en est sévèrement interdit à tout étranger, surtout

si on le soupçonne d'être en relation avec les Arabes ou avec les Wa-Ngwanas, nègres convertis à l'islamisme. Ils sont adonnés à la culture du sol, et leurs montagnes sont comme le grenier de la côte N.-O. du lac. Parfois ils descendent dans la plaine, pour y échanger les produits de leurs champs contre des pioches ou des lances qui se fabriquent dans l'Ou-Vira. Leurs apparitions sont de courte durée; lorsqu'ils viennent vendre des vivres aux missionnaires, ils arrivent à la tombée de la nuit, et, le marché terminé, ils reprennent immédiatement le chemin de leurs montagnes. Des relations ont pu être nouées avec quelques-uns de leurs chefs, qui consentent à recevoir les gens des missionnaires lorsqu'ils se présentent chez eux pour acheter des provisions. La population de l'Ou-Bembé paraît être très dense; un des indigènes envoyés là-haut, de Kibanga, en est revenu en disant que les hommes y étaient aussi nombreux que l'herbe des champs, et que leurs villes couvraient un espace de plus de quatre kilomètres de longueur. Le chef d'une expédition de Wa-Bembé apportant des vivres aux missionnaires, se présenta à ceux-ci en leur adressant le discours suivant : « Nous sommes les enfants des blancs. La situation dans laquelle nous vivons n'est pas tolérable : nous sommes obligés de cultiver, la pioche d'une main et la lance de l'autre. Que les blancs disent seulement un mot en notre faveur aux Arabes et à Pindé — un des chefs des bords du lac, qui fait de fréquentes razzias dans leur pays, — et cette situation cessera. Alors nous pourrions cultiver en liberté, et nous nous estimerions heureux d'approvisionner de vivres les blancs et leurs enfants. Nous leur apporterons, non comme aujourd'hui des paquets que des enfants pourraient porter, mais des faix tels que des hommes eux-mêmes succomberont sous leur poids. » Les missionnaires répondirent qu'ils considéraient les Wa-Bembé comme leurs véritables enfants, et promirent de parler en leur faveur aux Arabes à la première occasion.

Le journal des *Missions d'Afrique* publie, sur la chasse aux esclaves dans le bassin du **Tanganyika**, les renseignements suivants extraits du journal d'un missionnaire : Mzovera, lieutenant de l'Arabe Zed de Tabora, est occupé depuis plus d'un an à dépeupler le Maroungou. Le fruit de ses brigandages se compose d'ivoire et d'esclaves, hommes, femmes et enfants. Sa caravane voyage péniblement; elle est restée douze jours chez Kiola, neuf jours chez Katelé, chefs de la région située près de la nôtre, et elle devra séjourner plus longtemps sur notre territoire, car ses membres meurent de faim et peuvent à peine se traîner. En considérant le dépeuplement déjà opéré par les marchands arabes

dans les contrées qu'ils parcourent, on peut se demander comment ils arrivent encore à se procurer tant d'esclaves ? Car il en passe presque constamment au Tanganyika. Si les natifs n'appelaient pas les Arabes à leur aide dans leurs querelles, le mal ne prendrait pas des proportions aussi horribles. Mais pour un rien, pour se donner de l'importance, pour le moindre froissement d'amour-propre, un chef nègre n'aura point de répit, qu'il n'ait anéanti, par une alliance avec la troupe d'un Arabe esclavagiste, le voisin qui lui déplaît. Il serait cependant facile de tarir la source de cette plaie hideuse en réduisant l'élément arabe à l'impuissance, et cela se peut à Zanzibar où tout aboutit. L'Allemagne et l'Angleterre ne peuvent-elles le tenter ? Mais il faut aller vite : on n'ose pas trancher le fil d'un seul coup, et qu'arrive-t-il ? C'est que dans nos pays du centre de l'Afrique, où l'on a comme un pressentiment de ce qui va se passer, les Arabes se hâtent, redoublent de fureur, ils réduisent en captivité, volent, enchaînent, anéantissent les populations de pays entiers qui seront bientôt de véritables déserts. Le Manyéma est parcouru dans tous les sens, pressé, trituré jusqu'à la dernière goutte de sang. A Mtoua, sur le Tanganyika, il n'y a pas de jours où les bateaux ne chargent des centaines d'esclaves. Le Maroungou aussi est ravagé avec d'autant plus d'activité que la race des Wa-Roungou, des Wa-Tava, des Wa-Bemba, procure dans le commerce de beaux bénéfices. En peu de temps nous avons vu passer plus de 400 esclaves.

La recrudescence de la traite à la côte orientale a pris de telles proportions, que sir John Kirk a dû attirer l'attention du sultan de **Zanzibar** sur le peu de cas que ses fonctionnaires et ses soldats font des ordres qu'il leur donne. « S'ils eussent exercé la moindre surveillance, » écrit-il à Saïd Bargasch, dans une dépêche publiée par le journal *Central Africa*, « jamais un aussi grand nombre d'esclaves n'auraient pu être embarqués ni volés comme ils l'ont été dans la ville de Dar-es-Salam. Ils doivent être complices des Arabes de Pemba. Je vous rappelle ce que je vous ai dit précédemment, c'est que j'estime que tous ces esclaves peuvent réclamer leur liberté où qu'ils soient, et que toute importation d'esclaves étant devenue illégale depuis douze ans, le gouvernement de S. M. britannique a le droit de réclamer la libération de tous ceux qui ont été introduits depuis 1873. Votre Altesse doit au gouvernement de S. M. de prendre des mesures pour arrêter cette recrudescence de la traite. J'ai l'ordre du gouvernement britannique de vous recommander de publier une proclamation pour rappeler à vos fonctionnaires et à vos sujets leurs devoirs envers vous, et je vous engage à autoriser le général

Matthews à employer une certaine somme et des hommes à ses ordres, spécialement pour la suppression de la traite sur la côte.»

Une dépêche officielle de M. Hawes, consul anglais dans la **région du Nyassa**, annonce qu'un petit lac a été découvert au S.-O. du Chiroua. Le lac Limbi, tel est son nom, est une nappe d'eau étroite, dont l'émissaire se dirige vers l'extrémité méridionale du lac Chiroua. Jusqu'ici la position n'en a pas encore été indiquée sur les cartes de l'Afrique centrale, mais M. Last l'a fixée pendant son voyage au mont Namuli, en août de l'année dernière. Il abonde en gibier et en oiseaux, et sert de retraite à un grand nombre d'hippopotames. L'eau en est fangeuse et à peine potable. Il n'existe d'autre eau dans le voisinage que celle d'étangs creusés dans le sol argileux, encore est-elle insalubre.

Le Bulletin de la mission romande donne, sur la première partie du voyage de M. et M^{me} Paul Berthoud, des renseignements qui font comprendre quelles difficultés rencontrent encore les voyageurs au **Transvaal**. « Nous avons traversé l'Olifant River hier, 21 mai; maintenant nous remontons Blood River, puis nous traverserons la vallée et la rivière Steelpoort. On nous dit que de tous les chemins qui mènent à Leydenbourg c'est le meilleur, malgré les difficultés qu'on nous annonce dans les montagnes à l'est. » Arrivé à Leydenbourg le 30 mai au soir, M. Berthoud écrit: « Les quatre derniers jours nous étions dans les montagnes, où notre route s'est élevée à une hauteur qui dépasse 2000^m; plusieurs nuits de suite nous avons dû camper à 1800^m environ, et comme nous sommes en hiver, nous avons beaucoup souffert du froid. La température n'est pas descendue au-dessous de zéro, mais quand nuit et jour souffle une bise froide, il est difficile de se réchauffer. Pas un brin de bois sur ces hauteurs, où l'on est constamment sans abri. Le wagon n'est fermé que par des toiles mal jointes et percées d'ouvertures. Dans ces montagnes les chemins sont pénibles. De temps en temps on trouve des passages fort difficiles, des pentes raides et rocailleuses, des corniches dangereuses, de larges rivières dans des berges profondes, avec des gués tourmentés par des rochers et par d'énormes rocailles que les mousses rendent glissantes comme du verre; puis il faut tantôt prendre en écharpe une pente où le wagon semble devoir verser à chaque pas; tantôt se précipiter dans d'affreuses ravines sans savoir si l'on pourra s'en sortir. Dieu soit loué! nous n'avons pas eu d'accidents. Je ne parle pas des wagons embourbés par suite de manœuvres maladroites; c'était toujours en terrain plat, une fois même à côté d'une bonne route dure. Quant aux cahots, c'est indescriptible. Décidé-

ment ces chemins sont peu engageants et il nous faut absolument chercher à opérer la jonction de nos deux stations par la ligne droite entre Valdézia et le littoral. » Et une semaine plus tard : « Nous sommes dans le plus grand embarras, ne réussissant pas à trouver un wagon pour descendre à la baie de Delagoa. L'an dernier, tout le monde y allait, et pour un wagon qu'on demandait, dix venaient s'offrir. Cet hiver personne n'a le courage de descendre, parce que les derniers conducteurs de wagons qui ont fait le trajet ont eu beaucoup à souffrir : des attelages entiers ont été anéantis, tant par la tsétsé que par d'autres causes ; des centaines de bœufs ont péri ; tous les propriétaires d'attelages sont frappés de terreur. » Le 10 juin un magnifique manteau de neige couvrait les montagnes ; mais elle ne tint que quelques heures ; dans ce pays, un froid pareil ne se voit guère plus d'une fois par an. M. Berthoud put enfin, grâce à la bienveillance de M. Bauling, missionnaire berlinois, obtenir un wagon et il a dû partir de Leydenbourg le 14 juin. Aux dernières nouvelles, il était arrivé à Lorenzo-Marquès.

Deux lettres du D^r **Holub**, datées de **Linokana**, du 12 et du 22 mai, sont parvenues à Vienne au président de la Société d'exportation austro-hongroise. Il a pu sauver du pillage de son camp par les **Ma-Choucouloumbé**, quatorze de ses journaux, et depuis qu'il a repassé le Zambèze, il a recommencé à faire des collections pour réparer ses pertes. Il attendait l'arrivée du wagon qui devait lui amener la dernière partie des collections sauvées, pour se rendre directement à Kimberley et au Cap¹. D'autre part le *Diamond Fields Advertiser* a donné, d'une conférence du D^r Holub sur son expédition chez les Ma-Choucouloumbé, un compte rendu auquel nous empruntons les renseignements que nous n'avons encore trouvés nulle part ailleurs. Ce fut à 50 kilom. environ du village de Mapanza que l'expédition rencontra les premiers Ma-Choucouloumbé ; l'explorateur put reconnaître à leur langage et à leur coiffure qu'ils sont venus du haut plateau situé dans la région des lacs. Ils sont entièrement nus ; seules les femmes portent quelquefois autour des reins une peau tannée. Ils ne s'occupent pas beaucoup d'agriculture ; ils ne sont pas bruyants pendant la nuit, comme le sont d'autres tribus africaines, sauf lorsqu'ils entrent en guerre et se préparent à attaquer l'ennemi ; ils boivent très peu de bière, élèvent beaucoup de bestiaux, et achètent leur blé aux tribus

¹ Le Cape Argus du 3 août nous apporte la nouvelle de l'arrivée à Capetown de M. et M^{me} Holub qui devaient s'embarquer le 10 pour l'Europe.

voisines. N'ayant jamais vu de blancs, ils dirent aux voyageurs : « Vous êtes des espions venus pour nous attaquer ; ce sont les sorciers qui ont blanchi votre peau. » L'habileté du D^r Holub comme médecin, qui lui avait été si utile chez d'autres peuplades africaines, tourna contre lui ; quand ils apprirent qu'il était médecin, les Ma-Choucouloumbé s'empressèrent, dès qu'il parut, d'emporter dans les bois leurs amis malades. Ils sont divisés en deux grandes tribus, l'une au nord, l'autre au sud de la Louengé. Chaque village a son roi particulier, et comme les villages ne sont qu'à 5 ou 6 kilom. de distance les uns des autres, il devient très difficile de louer si fréquemment des porteurs. L'expédition passa d'abord à Mbeza, puis à Kaboramanda, la plus grande de leurs villes, et ce fut lorsqu'elle eut atteint Kasengé-Bosengo, sur la rive méridionale de la Louengé, que commença la désertion des porteurs et qu'éclatèrent les hostilités qui firent échouer l'expédition ¹.

M. **Coillard** a fourni au Comité des missions de Paris un récit de son second voyage de **Seshéké** à **Sefoula**. Il se mit en route avec M^{me} Coillard le 15 décembre, par une nuit obscure et une pluie battante. « Depuis plusieurs jours la crue des eaux du Zambèze augmentait nos inquiétudes. Mais malgré les prévisions les plus sinistres, nous avons fait un voyage heureux et rapide. La pluie ne nous a pas fait manquer une seule étape. Les rivières débordaient ; il a fallu, à chacune, faire passer nos bagages en canots, et une fois même démonter complètement nos wagons, mais partout les Ma-Ngété et les Ma-Toléla ont montré de l'empressement à nous aider... Outre une dizaine d'hommes, Léwanika avait envoyé trois petits chefs ma-toléla, pour prendre soin de ma femme et l'amener en sûreté à la Vallée. Ils appartenaient au clan des *Mayela-fatse*, les mange-par-terre, ainsi nommés parce que le roi Sépopo, dont ils étaient les serviteurs personnels, les nourrissait en versant par terre le reste des écuelles royales. Ils surent gagner la confiance de leur maître au point que celui-ci les établit au milieu de la tribu des Ma-Kuengoa dont il n'était pas sûr. Nos petits personnages, fiers de leur mission, levaient la tête, parlaient haut et contraignaient les Ma-Ngété à leur donner abondance de nourriture et à porter leurs paquets... Le 10 janvier au matin, nous débouchions dans le riche et beau vallon où le Séfoula prend sa source. Notre apparition produisit une grande sensation. On accourait de tous les villages, grands et petits, les femmes surtout, hors d'haleine. On prenait les devants à nous barrer

¹ Voy. p. 103-104.

le chemin, pour mieux voir la dame blanche, phénomène qu'on n'avait jamais vu dans toute la contrée; et puis c'était un roulement de claquemets de mains et une fusillade de *Shangwe! Khoši! lumela ma rona!* (Salut, Seigneur! bonjour notre mère!) Ce fut au milieu d'une foule bruyante, qui grossissait à chaque pas, que nous arrivâmes à la station. Depuis lors, des troupes nouvelles se succèdent chaque jour et plusieurs fois par jour. Quelques personnes apportent de petits présents de bienvenue, et tous des salutations cordiales. ...MM. Middleton et Waddell ont réussi, malgré les pluies incessantes, à mettre un toit de chaume sur une cabane de deux chambres faites de pieux et de roseaux. La forêt où nous bâtissons et que j'avais laissée toute noire, grillée par le feu, est devenue un fourré de broussailles qui croissent vigoureusement. C'est à peine si, à cinquante pas de distance, on peut distinguer le toit de la chaumière au milieu de ce taillis. Ces broussailles épaisses, où foisonne un petit serpent noir qu'on dit très dangereux, sont en même temps hantées par les hyènes et les panthères. Une jeune esclave a été emportée une nuit dans les bois par une hyène; le lendemain, on ne trouva d'elle que quelques lambeaux de chair et des os épars... Ces temps-ci, on voit, dans toutes les directions, de longues files de gens chargés de fardeaux. C'est le tribut du roi : du miel, des fourrures, des fruits sauvages, des engins de pêche, des nattes, etc., le produit des champs, de la chasse et de l'industrie. La reine a son tribut comme le roi. Le tout, porté au lekhotla en grande cérémonie, est partagé entre les chefs de la nation. Cela donne à Léwanika beaucoup d'occupation et de préoccupation, car il lui faut ménager la jalousie et la rivalité, aussi bien que la rapacité de ces personnages, qui font et défont les rois selon leurs caprices... Léwanika est venu faire à M^{me} Coillard une visite de bienvenue, pour laquelle il a cru qu'il était de bon ton de s'entourer du cérémonial de la cour. Il avait amené avec lui non seulement sa détestable bande de musique — tambours et serimba — mais aussi ses clowns. L'un d'eux, revêtu d'une peau de hyène, imitait avec tant de perfection les cris, les ricanements et les allures de cette bête fauve, que les chiens mêmes s'y méprirent et lui firent la chasse. Les Zambéziens ne savent pas parler en public, ni traiter les affaires avec le décorum des Ba-Souto; ils aiment la plaisanterie, et, chez eux, personne n'est à l'abri des traits acerbes de la moquerie et du ridicule. On a de la peine à se figurer que des gens d'un naturel si enjoué soient en même temps si cruels. Nous ne pouvons faire la moindre promenade sans heurter du pied un crâne fracassé ou quelques ossements humains calcinés. Léwa-

nika nous a montré les restes du combustible qui récemment encore, à dix pas d'ici, avait servi à brûler des sorciers. »

La Société de géographie commerciale de Bordeaux a écrit à la Chambre de commerce de cette ville, une lettre dans laquelle elle insiste sur l'établissement d'un **service direct et régulier de steamers entre Bordeaux**, la côte occidentale d'Afrique **et le Cap de Bonne-Espérance**. Elle fait ressortir que quoique les principales nations maritimes de l'Europe jouissent de cette facilité pour communiquer avec les succursales de leurs nationalités respectives établies dans les ports de cette partie de l'Afrique, la France seule, malgré l'acquisition récente d'un vaste territoire dans la région du Congo, et l'existence d'importants établissements dans ces contrées, n'a pas encore établi de communications régulières avec la côte occidentale d'Afrique. Et cependant une quantité de produits agricoles et industriels sont exportés du sud de la France dans l'Afrique occidentale par des voies indirectes ; il est certain que des services réguliers favoriseraient cette exportation. D'autre part les produits de l'Afrique et du Cap trouveraient un écoulement à Bordeaux. La Chambre de commerce a décidé de demander au ministre des finances de prendre ce projet en considération vu son importance pour le commerce français.

Le *Missionary Herald* de Boston nous apporte des détails sur **l'exploration** faite par **M. Currie au S.-O. de Bihé**, et donne une carte esquisse du pays parcouru. Nous lui empruntons les renseignements suivants. Il y a au Bihé beaucoup d'éléments demi-caste, et beaucoup de maladies parmi les habitants, surtout des maladies de la peau. M. Currie y a vu plusieurs albinos. Kveingi est un royaume à cinq jours de marche au sud de Bihé, dans le pays des Ganguella. La capitale couvre une superficie de terrain presque aussi grande que celle de Bihé, mais les huttes en sont plus disséminées. Le roi est un tout jeune homme, qui a vécu quelque temps à Benguéla, et y a contracté quelques-unes des mauvaises habitudes des blancs, mais y a appris d'eux aussi quelques bonnes choses, comme l'usage du savon et de l'eau, ainsi qu'une mise décente. Le pays est assez peuplé, mais les indigènes diffèrent de ceux de Baïloundo par leurs traits, leur costume et leur langage ; ils sont plus industriels qu'agricoles. Les forgerons fabriquent des têtes de flèches, des lances et des arcs de fer connus au loin. Les esclaves sont un des principaux articles de commerce ; pour quelques mètres d'étoffe ou une petite quantité de rhum, on peut acheter un beau garçon ou une gracieuse jeune fille. Le pays de Galangué est plus grand

que celui de Bihé ou de Baïloundo. Les natifs ressemblent beaucoup à ceux de Baïloundo et parlent le même dialecte, mais ils ne sont pas nombreux. Le groupe de population le plus considérable se trouve dans la capitale. Les villages sont petits et très disséminés. Il y a abondance de bois de bonne qualité, ainsi que du blé, des fèves, des pommes de terre, des tomates, des oignons et des oranges ; l'herbe est succulente, et nourrit de beaux troupeaux de vaches qui donnent de très bon lait. De Galangué, à l'est du Cunéné, M. Currie traversa ce fleuve pour se rendre à Caconda, au milieu d'un pays salubre, qui, malheureusement a servi longtemps de lieu d'exportation pour les criminels portugais. Actuellement ils sont déportés ailleurs, et l'on encourage de meilleurs colons à s'établir à Caconda. Un Allemand qui y réside espère obtenir l'autorisation de construire une route qui aboutira à Benguéla. Les explorateurs Capello et Ivens demandent l'établissement d'une voie ferrée de Caconda à Bihé. En trois jours M. Currie se rendit à Ocingola, dont le roi le reçut très cordialement, puis à Koulounda, et il revint à Baïloundo par Owambo, qui lui parut être l'endroit le plus favorable à la fondation d'une mission parmi les indigènes parlant l'oumboundou ; le pays a le même caractère que celui du Baïloundo ; le sol paraît également fertile ; les habitants, comme ceux de Bihé, voyagent aussi à l'intérieur pour y faire du commerce. D'après les renseignements qu'a recueillis M. Currie, le pays qui entoure Owambo est le plus peuplé de tous ceux qui s'étendent de Ganguella à Benguéla.

Le *Bulletin* de la Société de géographie commerciale de Paris nous apporte les renseignements suivants sur la **station de Nemlao**, située à peu de distance de Banana, près de **l'embouchure du Congo**. Fondée il y a six ans par des missionnaires de la congrégation du Saint-Esprit, elle présente, sur le plateau qui domine la rive, des cultures de maïs, de haricots, de manioc, de patates, d'arachides, etc. Dans le jardin, des laitues, de la chicorée blanche, des carottes, des betteraves, des radis, des oignons du Congo, de l'ail, des choux, du persil, du céleri, du cresson de fontaine, du fenouil, de la menthe, etc. Puis, deux cents plants d'arbres fruitiers, bananiers, orangers, manguiers, citronniers, mandariniers, goyaviers. Comme constructions, une école, un magasin, un hangar pour abriter les deux embarcations, un poulailler, une bergerie ; enfin une chaussée de cent mètres de long sur cinq de large, jetée à travers le marais insalubre de la rive et ses palétuviers, chaussée qui, munie d'un chemin de fer Decauville, permet de transporter le bateau aux marées les plus basses.

Les représentants des maisons de commerce établies dans le **bas Congo** n'étaient pas sans appréhension au sujet de la concurrence qu'auraient pu leur faire les membres de l'expédition d'études du chemin de fer ; aussi ont-ils été très satisfaits d'apprendre que la Compagnie du chemin de fer avait pris l'engagement de ne pas faire le commerce pendant la période des études, et de leur côté ils ont donné l'assurance qu'ils feraient tout ce qui serait en leur pouvoir pour seconder l'entreprise. Le chef de l'une de ces maisons s'est chargé du recrutement d'une partie du personnel, cuisiniers, laveurs, boys, etc. Tous ont reconnu que l'établissement du chemin de fer était d'intérêt public, et ont déclaré qu'ils étaient prêts à y contribuer.

Le *Baptist Missionary* de Boston publie une lettre de **M. McKittrick**, de Wangata, station du haut Congo sous l'Équateur, dans laquelle le missionnaire raconte une exploration faite en mars le long du **Loulongo**. Il toucha d'abord à Ikala, ville située sur la rive septentrionale, et se vit bien vite entouré d'une foule désireuse d'acheter ou de vendre quelques produits du pays. Il visita une des grandes maisons de conseil qui peut contenir de 250 à 300 personnes. En général les villes sont grandes, populeuses, bien bâties, avec des rues partant du bord de la rivière. Les indigènes s'adonnent au commerce, mais en même temps s'occupent de travaux manuels. Leurs plantations sont très étendues, et ils paraissent jouir de la paix. Partout l'expédition reçut le meilleur accueil ; le cinquième jour elle atteignit, au confluent du Lopori et de la Meringa, un district que le steamer mit une heure et demie à traverser. Il n'y aura pas de difficulté pour le choix des emplacements des futures stations, le pays étant élevé presque partout ; la langue que parlent les indigènes est le ki-lolo ; ils se sont montrés bien disposés envers l'expédition et très désireux de vendre leur ivoire. **M. McKittrick** entra dans le Lopori et le remonta ; il trouva sur ses bords des natifs parlant également le ki-lolo. D'après MM. Grenfell et Eddie, cette langue serait parlée jusqu'au Lomami, près des Stanley-Falls. Contrairement à l'idée qui règne dans le bas Congo, que la population ne se trouve que sur les bords du fleuve, **M. McKittrick** a trouvé que le bassin inférieur du Loulongo est très peuplé.

Nous avons laissé **Stanley** naviguant de Stanley-Pool vers l'embouchure de l'Arououimi, où il comptait arriver le 5 juin. Dès lors, des bruits alarmants provenant d'une part, de San-Thomé, de l'autre de Zanzibar ont été répandus sur le sort de l'expédition, sans que les journaux qui s'en faisaient l'écho se préoccupassent le moins du monde de

savoir s'ils étaient fondés, ni s'il était possible de recevoir déjà des nouvelles de Stanley depuis son départ des bords de l'Arououimi. Un télégramme du 19 juillet de San-Thomé avait annoncé l'arrivée de l'expédition à l'Arououimi. Tout allait bien alors. Stanley avait fait savoir à Stanley-Pool, par les steamers qu'il y avait renvoyés, qu'il se mettrait en route le 2 juin pour les Rapides de l'Arououimi. C'est à partir de ce moment que les imaginations ont commencé à se laisser aller à des préoccupations anxieuses, que des lettres du chef de l'expédition sont heureusement venues dissiper. C'est d'abord une lettre à l'administration de l'État du Congo, datée du 17 juin, des Rapides de l'Arououimi. « Tout allait bien, » télégraphiait un officier d'ordonnance du roi des Belges au *New-York Herald*. La lettre avait mis 55 jours pour parvenir en Europe : 15 jours des Rapides de l'Arououimi à Léopoldville par vapeur ; 15 jours de Léopoldville à Boma par courrier spécial ; 22 jours de Banana à Lisbonne par vapeur, et 3 jours de Lisbonne à Bruxelles. Deux autres lettres sont encore parvenues en Angleterre, l'une à sir Francis de Winton, successeur de Stanley dans l'administration générale du Congo, l'autre à M. Mackinnon, le riche Écossais, qui a pris l'initiative de l'expédition de secours actuelle. Toutes les deux sont datées du 19 juin du camp de Yambuya, en vue des Rapides de l'Arououimi, par 25°, 8', 45" long. est, et 1° lat. nord. Stanley y fait la description de la route qu'a suivie l'expédition, il parle de la résistance opposée par les indigènes, résistance dont l'expédition a fini par triompher, et il ajoute qu'elle n'est plus qu'à 640 kilom. d'Émin-pacha. Ses compagnons blancs et lui se portent aussi bien que possible. Ne pouvant publier ces lettres in extenso, nous donnons un extrait de celle que sir F. de Winton a communiquée au *Times* :

« Nous sommes arrivés en bon état, avec huit jours de retard par rapport à mes prévisions générales... Nous nous sommes emparés de ce village au moyen des sifflets de cheminée de nos steamers, si atrocement bruyants qu'ils nous ont protégés contre les indigènes. Nous avons inutilement parlementé avec ceux-ci depuis trois heures. Le temps passait. Les indigènes commençaient à prendre des poses d'Achille : lances en arrêt, boucliers hauts. Le cri des machines de nos steamers a eu raison de leur héroïsme. Les Zanzibarites, ayant débarqué le lendemain matin, ont trouvé le village désert. La nuit avait permis à ces pauvres diables d'indigènes de déménager leurs biens : chèvres, poules, etc., que nous leur aurions naturellement payés, si nous en avions eu envie. De tous côtés s'étendent à l'infini de petits villages composés de huttes dont les

toits ont la forme d'un éteignoir. A l'arrière-plan, des savanes profondes. Nos éclaireurs ont arrêté quelques indigènes. Nous les avons relâchés avec quelques cadeaux. Il me paraît que cette contrée a reçu quantité de fractions de tribus des territoires d'alentour à plusieurs degrés à la ronde. J'entends parler de plus de douze tribus représentées dans un espace de quelques kilom. carrés. Nous sommes dans un village appartenant au Wa-Toungou, en aval sont les Ba-Bourou, plus bas encore les Ba-Tega; et en amont de nous, j'ai une longue liste de noms dont le préfixe est toujours Ba. Plus le pays est habité, plus il y a de vivres. Bientôt le mot d'ordre sera : En avant pour le lac Albert. Que le Dispensateur de tous biens vous garde et nous bénisse tous deux! » — Le *Times* mentionne encore une lettre du 20 juin, écrite par M. Thomas Parke, médecin attaché à l'expédition de Stanley. Celle-ci était occupée à construire un camp retranché à deux jours de chemin du fleuve, et devait se mettre en route pour Wadelaï huit jours plus tard.

M. Charles de Chavannes, secrétaire de la résidence du bas Congo, a adressé, de **Brazzaville**, le 27 juin, à la Société de géographie de Lyon une lettre d'où nous extrayons le passage suivant : « Mon voyage de Loango ici s'est bien effectué par la voie nouvelle; une première caravane de ravitaillement, composée de 1415 hommes, vient d'arriver à Brazzaville par cette route. Après examen du cours du Niari en une trentaine de points, j'ai cru à la navigabilité de son cours supérieur et à la possibilité de rendre navigable son cours inférieur. Je fais activement poursuivre des travaux d'étude en ce sens, et j'espère avoir un résultat théorique dans deux mois au plus tard. Si ce résultat est, comme je le pense, la confirmation de mes idées, les embarcations à vapeur iraient bientôt, de la côte à un point du Niari qui se trouve à six jours de marche de Brazzaville. Ce serait un pas immense de fait. Je vous tiendrai au courant des résultats au fur et à mesure qu'ils seront obtenus. »

M. le Dr Eugène Zintgraff, adjoint au gouverneur du **Cameroun** pour les travaux scientifiques, est actuellement en Allemagne pour se reposer. Pendant son séjour au Cameroun, nous apprend la *Deutsche Kolonial Zeitung*, il a exploré le cours inférieur de quelques-uns des petits fleuves inconnus qui viennent déboucher dans cette partie de la côte, le Wouri, le Dibombé, etc. Il a parcouru également le massif des monts Bakossi, et poussé une pointe jusqu'au lac des Éléphants, déjà visité par Tomaczek. L'intérieur du pays, au nord et à l'est du Cameroun, est très peuplé, mais toutes ces tribus sont encore exploitées par les entre-

metteurs de la côte et ne viennent pas elles-mêmes avec leurs produits jusqu'aux factoreries. La difficulté sera de rompre cette chaîne. C'est pour aider à résoudre le problème qu'on a organisé l'expédition nouvelle de MM. Kund et Tappenbeck. La grande difficulté c'est que la colonie du Cameroun n'a pas un grand cours d'eau qui vienne de l'intérieur et puisse y mener les explorateurs et les trafiquants. Les plantations ont été établies à peu de frais et promettent pour l'avenir. L'arbre à cacao réussit bien, de même que le tabac dont la qualité est assez bonne pour pouvoir être comparée au Java et au Sumatra. Le caféier se rencontre dans l'intérieur à l'état sauvage. Une station sera prochainement créée au pays de Bafo, pour servir de base d'opération à des expéditions qui voudront pénétrer plus avant dans l'intérieur. Elle devra faire aussi des observations scientifiques.

Les Cortès espagnoles ont approuvé un contrat passé entre le gouvernement et la Compagnie transatlantique espagnole, d'après lequel il y aura désormais quatre **services de Barcelone à Fernando-Pô** et retour, en touchant à Larache, Rabat, Mazagan, Mogador, Las Palmas, Rio de Oro, Cap Vert, Monrovia, et les autres escales de la côte de Guinée; et vingt-quatre courses entre Malaga et Ceuta, Algésiras, Tanger et Cadix, avec prolongation sur Larache, Rabat, Mazagan et Mogador.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Des essais de culture de coton ont été faits à Ouargla, par M. de Marolles, chef du poste de cette localité. Les résultats en ont été pleinement satisfaisants.

Mgr. Sogaro, vicaire apostolique pour l'Afrique centrale, communique à Vienne les renseignements suivants sur l'expédition conduite par le F. Locatelli, pour délivrer les missionnaires prisonniers du Mahdi. Locatelli est parti de Souakim avec une douzaine de chameaux chargés de diverses marchandises; il tâchera d'abord d'arriver jusqu'à Berber, afin d'apprendre où se trouvent les prisonniers. Dans le cas où ceux-ci ne seraient pas à Berber, il se rendra avec sa caravane à Damer, place commerçante située dans le voisinage de Schendi, au bord du Nil, et il y déposera ses marchandises. De là il cherchera à informer les prisonniers de son arrivée, leur fera éventuellement passer de l'argent, et les attendra à Damer pour effectuer son retour par Souakim.

Le *Journal officiel du gouvernement égyptien* a publié un décret du khédivé rendant l'usage du système métrique des poids et mesures obligatoire en Égypte. Des instructions sévères seront données aux mudiries pour qu'ils veillent à ce que dans les marchés et les centres de population les ventes et les achats aient

lieu d'après le nouveau système. Le ministre des finances d'Égypte a dressé un état comparatif des nouvelles mesures avec les anciennes, et tout sera mis en œuvre pour obtenir une prompte application du décret.

Un télégramme du général Saletta a annoncé l'arrivée à Massaouah du comte Savoiron, auquel Ras-Aloula a rendu la liberté.

Le ministère italien des affaires étrangères a nommé le capitaine Cecchi consul italien à Aden; sa juridiction s'étendra sur toute la côte de la mer Rouge occupée ou protégée par l'Italie.

Se basant sur le traité conclu il y a deux ans, par l'amiral Hewett, entre le gouvernement anglais et l'Abyssinie, le roi Jean a adressé à la reine Victoria une lettre dans laquelle il la prie d'être médiatrice entre l'Italie et l'Abyssinie, dans les questions en litige entre les deux États.

D'après la *Gazette de Saint-Petersbourg*, une mission orthodoxe russe, composée d'un archimandrite, de trois prêtres et de plusieurs membres du bas clergé, et munie de livres et d'autres objets nécessaires au culte, est partie au commencement d'août pour l'Abyssinie.

La Compagnie allemande de la côte orientale d'Afrique a adressé au Reichstag une pétition demandant l'établissement d'une ligne allemande de vapeurs Trieste-Aden-Zanzibar.

L'*Indépendance belge* a publié une dépêche de Zanzibar d'après laquelle l'explorateur Wissmann s'est rendu du Tanganyika au lac Nyassa, par la route construite entre les deux lacs, puis a descendu le Chiré et le Zambèze, et a touché à Mozambique. C'est la seconde fois que le voyageur allemand traverse le continent de l'ouest à l'est.

Le steamer *Madeira* a quitté Anvers le 29 juillet, emportant 1500 tonnes de matériel pour le chemin de fer d'Ambaca et les conduites d'eau de Loanda.

Le service des transports de Matadi à Léopoldville se développe rapidement; les porteurs se présentent en foule. D'après le *Mouvement géographique*, à la date du dernier courrier, l'État du Congo avait 2000 porteurs à son service, et la Compagnie hollandaise en employait près de 1500. A ce moment on transportait vers Stanley-Pool cinq steamers: un pour l'État indépendant, un pour la Compagnie du chemin de fer, un pour la maison hollandaise de Kinchassa, un pour la maison française de Brazzaville, et un pour la mission américaine de Kimpoko.

Deux missions spéciales conduites, l'une par M. Jacob, ingénieur, l'autre par le capitaine Pleigneur, ancien membre de la mission Rouvier, opèrent dans le bassin du Quilou-Niari, et y font des études de topographie et de voies de communication.

Les dernières nouvelles de l'établissement de Roubaix, dans l'île de Mateba, sont bonnes. Sous l'habile direction de M. Protch, la colonie se développe rapidement. Vues du fleuve les constructions présentent un aspect imposant; les plantations s'étendent; près de mille ouvriers noirs y travaillent sous la direction de dix ou douze agents blancs. L'établissement aura sous peu son vapeur.

L'Association britannique pour l'avancement des sciences se réunira à Man-

chester à la fin d'août. Dans la section de géographie prendront la parole sir Francis de Winton, qui parlera de l'histoire des explorations africaines; M. G. Grenfell, qui résumera ses voyages et découvertes dans le bassin du Congo, et M. le capitaine Coquilhat qui décrira les mœurs et coutumes des indigènes du haut Congo. L'État du Congo se fera représenter à cette réunion savante par un de ses administrateurs généraux, et par un de ses agents revenu d'Afrique.

Le gouvernement de l'empire allemand a déclaré adhérer, pour le territoire de Cameroun, à la convention postale universelle. Cette accession a sorti ses effets à dater du 1^{er} juin 1887.

Une dépêche du Sénégal annonce que la canonnière le *Niger* a quitté le 1^{er} juillet le poste français de Bammakou, se dirigeant vers Timbouctou. Bientôt la seconde canonnière le *Mage*, construite à Bammakou avec les bois du pays, ira explorer les affluents du haut Niger, le Tinkisso, le Milo, etc. Le colonel Gallieni a fait construire en outre quelques embarcations de plus petit modèle, qui pourront servir aux officiers, aux traitants, etc.

M. le professeur Légerot, qui a déjà parcouru l'Algérie et la Tunisie, s'est rendu d'Oran à Tanger pour visiter le Maroc.

EXPLORATION DE M. G.-AD. KRAUSE AU NORD DU VOLTA

Nous avons mentionné¹ le projet de M. G.-Ad. Krause de se rendre de la côte de Guinée à Timbouctou, à travers une région qui, depuis Salaga du moins, n'a pas encore été explorée. Ce projet n'a pas pu être entièrement réalisé, M. Krause ayant été arrêté dans sa marche par le cheïk Tidjani, un des fils d'El-Hâdj-Omar, — qui, il y a plus de trente ans, combattit si énergiquement contre les Français au Sénégal, — et forcé de rebrousser chemin et de redescendre à la côte. Malgré cet insuccès, l'expédition de M. Krause n'a pas été sans fruits, et nous voudrions résumer aujourd'hui les renseignements qu'il a recueillis sur la contrée au nord du Volta, en nous servant de ses lettres à la *Kolonial Zeitung*, aux *Mittheilungen* de Gotha et à M. Henri Duveyrier.

Le premier but que se proposait le voyageur allemand était Salaga où, à certaines époques, arrivent de tous côtés des caravanes, desquelles il espérait apprendre avec certitude dans quelle direction les routes pour l'intérieur étaient ouvertes. Il avait surtout en vue la route du Mossi, qui mène le plus directement de Salaga à Timbouctou. Au lieu de fortes provisions d'articles d'échanges, de munitions et de bagages,

¹ Voyez p. 78.